

document, et d'exercer ainsi un double pouvoir sur Delagrave. Puis, de faire connaître son existence à la comtesse, qui, dès lors deviendrait, entre ses mains, un instrument soumis et obéissant.

Il avait ainsi deux fins en vue : d'un côté la satisfaction de son avarice, et de l'autre, celle sa vengeance.

Matteo Cordiani n'était pas un misérable ordinaire ; il était, au contraire, doué d'une finesse et d'une sagacité remarquables.

Le gibier était à sa portée, mais il était trop habile chasseur pour l'abattre tout de suite.

Il songea d'abord à s'approprier le testament.

Grâce à quelques lettres que lui avait remises Mortagne, il n'éprouva guère de difficultés à se lier avec le fils de Mouton.

Le fils de l'avocat se vantait, et se vantait avec vérité que, à part la fortune qu'il espérait de son père, il était l'un des hommes les plus riches du pays. Le fait est qu'il avait su tirer un parti magnifique de ses talents, et surtout des richesses que lui et Mortagne avaient découvertes dans les souterrains de l'abbaye de Beauchamp.

Il avait donc prospéré, et était regardé comme un homme des plus honorables, . . . c'est-à-dire, très-riche, et qui, dans ce dix-neuvième siècle de lumières, est absolument la même chose.

Mais une chose attristait la vie du jeune Mouton, et empoisonnait, pour ainsi parler, la coupe de sa félicité.

Il aimait ! Et il aimait, . . . comme on sait, . . . sans espoir.

Les amoureux, . . . mêmes les plus réservés, sont toujours portés à causer de l'objet de leurs affections ; et le fils Mouton, quoique très-dicret sur les affaires, en général, . . . l'était beaucoup moins sur ce point.

Grâce à sa position de confident de Mortagne, l'astucieux Italien apprit toutes ces particularités et d'autres encore ; et ce fut durant une visite qu'il fit chez l'avocat, qu'il conçut ces plans qui conduisirent à des résultats imprévus et terribles, ainsi qu'on le verra dans le cours de cette histoire.

La demeure de Mouton était une grande maison blanche, située à environ deux lieues de Moidrey, sur ce qu'on appelait la route de Rennes.

Elle était entourée par un vaste jardin, remarquable par la régularité de ses allées pierreuses, et ses plates-bandes de fleurs.

L'approche de cette demeure était protégée par deux grandes grilles en fer, et avec la haute muraille qui en faisait le tour, et qui était garnie de morceaux de verres cassés et de piques, elle avait plutôt l'air d'une prison que d'une villa.

L'intérieur était assez richement meublé, mais sans ostentation d'aucune sorte. Ephraïm Mouton avait la surveillance de la maison entière, qui était gouvernée d'après les principes de la plus stricte économie.

C'était le soir du sixième jour après l'entrevue de l'avocat avec Henri Delagrave, que Matteo Cordiani se présenta aux portes de fer de villa, et demanda à parler à M. Mouton.

— M. Ephraïm Mouton est allé à Rennes, pour des affaires particulières, et il ne reviendra que tard dans la soirée, répondit le portier.

— Je le sais bien, repliqua Matteo, mais c'est le fils que je désire voir. . . ou plutôt, c'est M. Mouton fils, qui désire me voir.

— Quel nom dois-je annoncer ? demanda le portier.

Matteo tira de son carnet une carte glacée, sur laquelle était imprimés en lettres d'or, ces mots, surmontés d'une couronne : . . . *Comte Andrea Pescara.*

Le portier sonna une cloche, et Matteo gravit les marches blanches qui conduisaient au principal corps de logis.

Un domestique, en livrée gris prit la carte, et s'inclina respectueusement.

— Monsieur. . . vous attend, Monsieur, dit-il ; si vous voulez prendre la peine d'entrer dans la bibliothèque, je vais l'informer de votre arrivée.

Cette bibliothèque était certainement, . . . comment dirons-nous ? plus juridique que littéraire. D'énormes rayons de livres de droits, de grandes boîtes contenant des morceaux de papiers, et quelques cartes sur les murailles, avec des meubles d'un style sévère, des chaises en cuir et ornées de gros clous, complétaient l'ensemble.

Telle était la pièce dans laquelle le faux comte fut introduit, et il ne se trouva pas plus tôt seul qu'il se mit à en faire un examen rapide mais complet.

— Un scir seulement pour agir, murmura-t-il ; voilà ce qui me reste. Et il continua à aller d'un bout à l'autre, en promenant ses regards partout autour de lui. " Si je n'avais pas trouvé ce renard-là d'avocat plus difficile à ouvrir que la porte d'une prison, j'aurais déjà risqué le coup, et j'aurais échoué.

Il rit, et haussa les épaules.

— Oui, Matteo, mon ami, continua-t-il, tu aurais ignominieusement échoué. Le vieux renard était trop rusé pour garder sur lui un pareil document. Demain est le jour où il a promis de produire le testament, et il est allé le chercher à Rennes, où il l'avait déposé en sûreté. Diavolo ! dit-il, en serrant les dents ; je lui aurais bien fait son affaire sur la grande route, . . . mais ce coquin s'est fait accompagner du notaire de Rennes et de son clerc et ils sont tous les trois bien armés. Bon ! Bon ! tout n'est pas encore perdu ; je connais ses habitudes, et il est trop vieux pour ne pas leur être fidèle. Oui, . . . et l'italien se frotta les mains, . . . le testament d'Isaac Delagrave sera en ma possession cette nuit !

Il s'était approché de la fenêtre, et, poussant de côté les larges rideaux qui la cachaient, il examina attentivement l'espagnolette.

— Très-facile à ouvrir du dehors, dit-il, . . . si . . . ah ! . . . j'ai une idée !

Une petite table était dans l'embrasure.

Il la heurta, . . . comme par accident, juste au moment où le domestique rentrait :

La table alla frapper la fenêtre, et brisa un carreau.

Le comte Andrea Pescara fut au désespoir.

— Son pied s'était pris dans quelque chose, dit-il. " Ah ! c'est très-à propos sur le tapis.

Le domestique pria le comte de ne pas se tourmenter de si peu de chose. Il était trop tard pour faire remettre le carreau ce soir, ajouta-t-il ; mais demain, il n'y paraîtrait plus.

Mais, bien certainement le lendemain ne devait pas remédier aux projets qui fermentaient dans le cerveau de l'italien.

Il y eut un éclair de sombre triomphe qui renversa son œil sombre, tandis que le valet arrangeait les plis des rideaux de manière à cacher la fenêtre.

— Il y a un proverbe, dit-il, lorsque le domestique se tourna de nouveau vers lui, . . . " celui qui casse les verres les paye. "

Et il mit une pièce d'or dans la main du valet, et arrêtant d'un geste, l'expression de sa gratitude, il lui demanda s'il avait informé son maître de son arrivée.

Le valet répondit affirmativement.

— Monsieur attend le comte Pescara dans le petit salon, dit-il. Et tout en marchant devant, il ajouta : M. Ephraïm doit amener des amis avec lui, et on leur réserve la bibliothèque.

L'italien suivit le domestique, mais non sans avoir jeté un dernier coup d'œil sur les rideaux. Il n'y avait pas de vent, et pas un mouvement ; des plis ne pouvaient faire soupçonner qu'il y eut la une vitre brisée.

Matteo eut, pour la seconde fois, un rire infernal.

— Ce soir, se dit-il, quoiqu'il arrive, j'aurai ce fameux document, et puis, . . . il ferma ses mains si fort que les ongles de ses doigts pénétrèrent dans la paume. . . et puis, nous réglerons nos comptes madame Delagrave et moi.

XXXIX

Comment Matteo mit à exécution le premier de ses projets

Le même soir où le carreau de vitre avait été cassé par le faux comte Pescara, le maître de la villa était revenu de Rennes, accompagné de deux personnes, M. Doré, un notaire de campagne et son clerc.

Mouton avait à dessein amené avec lui ces deux personnes qui devaient agir pour lui, dans le cas où l'arrangement qu'il avait proposé à Henri Delagrave ne s'effectuerait pas.

Le lendemain, à midi, le septième jour finissait, et cependant Delagrave avait gardé un silence absolu. Chaque jour, l'avocat était resté à attendre, comme une araignée dans sa toile, la victime qu'il avait enveloppé dans ses filets.

Rien ne vint, pas même un message. Les relations étaient évidemment suspendues entre les deux camps ennemis.

(A continuer.)